



HAL
open science

Les cosmogonies d'André Verdet

René Prédal, André Verdet

► **To cite this version:**

René Prédal, André Verdet. Les cosmogonies d'André Verdet. *Alliage: Culture - Science - Technique*, 1989, 2, pp.66-77. hal-03390231

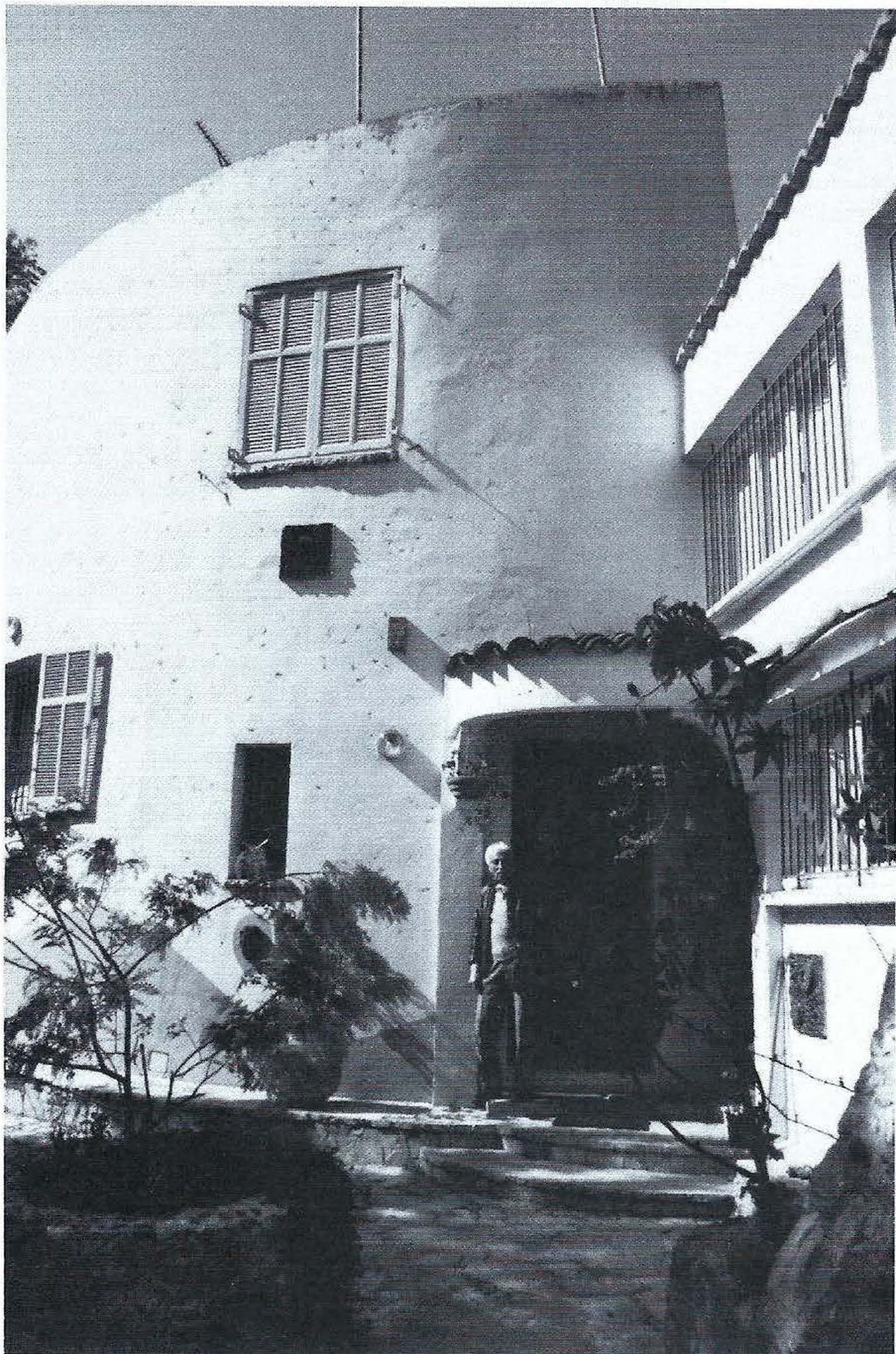
HAL Id: hal-03390231

<https://hal.science/hal-03390231>

Submitted on 22 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



André Verdet devant sa maison de l'Obion à Saint Paul de Vence

LES COSMOGONIES

D'ANDRE VERDET

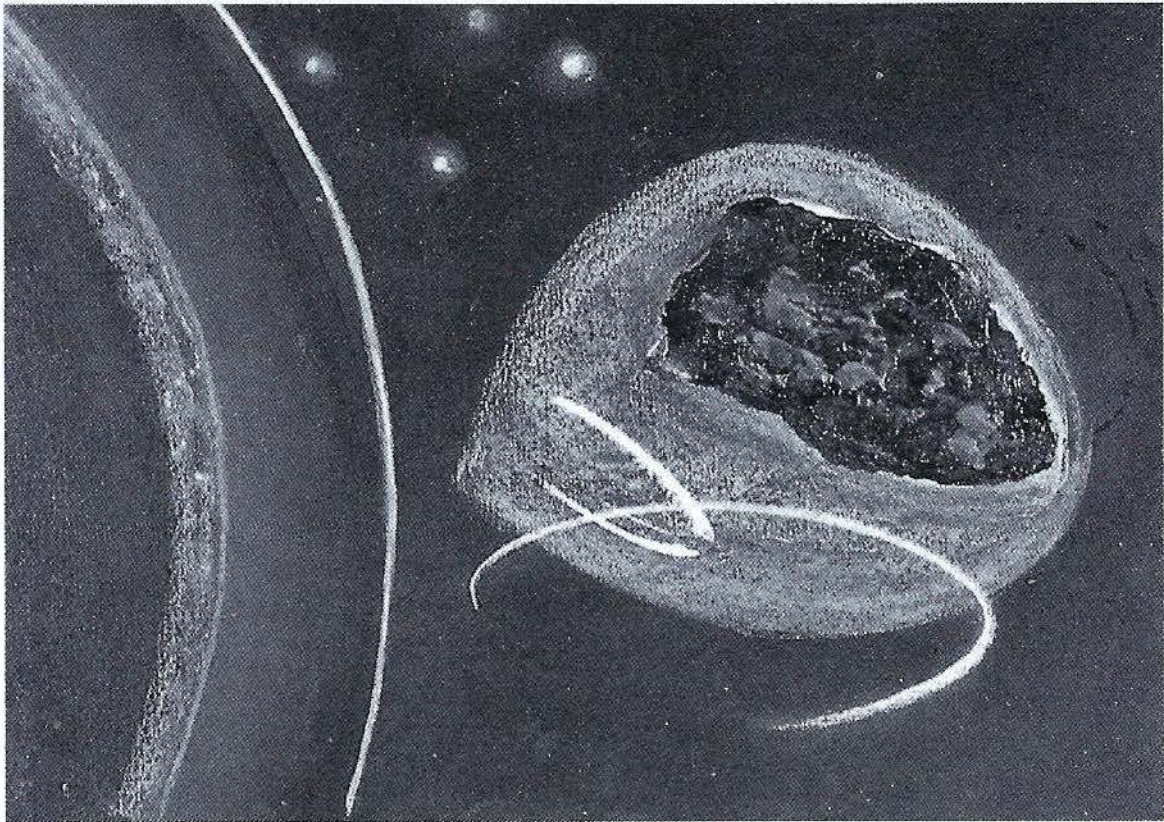
René Prédal*

Auteur il y a plus de trente ans d'une cantate symphonique en prose consacrée à *Leonardo da Vinci, le rebelle*, André Verdet eut été à l'aise aux temps de la Renaissance car il est un homme pluriel : "*Ma curiosité des choses m'attire à m'investir dans des tas d'activités diverses. Cela va de la littérature, de la sculpture ou de la peinture au... jardinage !*" En fait, s'il déplore le cloisonnement des arts contemporains, Verdet aurait également vécu heureux à Athènes au temps de Périclès car poète, peintre, critique d'art, sculpteur et musicien, il est de plus philosophe et s'attache aux avancées les plus actuelles des sciences de l'astronomie.

Cultivant les paradoxes plastiques de ses poèmes-pensées – *Le Ciel et son fantôme* –, développant la fascinante problématique du centre et du foyer comme celle de *L'Obscur et l'ouvert*, André Verdet possède "*ce don du voir où se mélangent le mot et la couleur*" selon la belle définition de Claude Fournet.

Avec son ensemble de jazz dirigé par le compositeur Gilbert Trem et auquel il a donné le nom de l'étoile Bételgeuse, Verdet a créé une forme de spectacle total : dans l'environnement de ses peintures stellaires fixant l'incandescence de nébuleuses précipitées sur les toiles par quelque hasard sidéral, il exprime avec lyrisme ses versets profératoires : le récitant travaille alors sa voix et le musicien ses notes pour donner aux mots leur troisième dimension. De fait, la poésie cosmologique de Verdet est en relief, composée pour être vue et entendue. Avant que se forme la réflexion, il faut être frappé par cette scénographie mesurant le temps de la déclamation aux formes en fusion qui enchevêtrent le trait et la peinture comme les lignes et les à-plats. De ces soleils noirs aux bords irisés, de ces profondeurs aux taches blanches brillant comme des paillettes, surgissent alors les clartés des aubes de la connaissance et les diagonales fulgurantes scindant les zones diffuses ou translucides.

*Professeur à l'Université de Grenoble en sciences de l'Information et de la Communication.
Critique de cinéma



André Verdet, Cosmogonies

Dans sa série de tableaux thématiques où Verdet force le spectateur à accepter sa dualité, sa double dimension de peintre et d'écrivain en mettant sur le même tableau de l'écrit et du graphisme, le poète inscrit :

*“ Fermons les yeux pour toujours
Et tirons sur nos corps reclus
Le grand manteau des étoiles mortes. “*

Verdet nous dit : *“C’est une envolée hugolienne, un hommage à celui qui a parlé de “L’hydre univers tordant son corps écaillé d’astres.” J’adore le Hugo cosmique et je fais mienne la formule du critique d’art Pierre Restany qui me voit parfois en poète proférateur. Proférateur mais pas prophète. Je ne prédis rien du tout. Je tente d’appréhender, de desserrer le mystère”.*

DU MONT VENTOUX A BÉTELGEUSE.

Françoise Armengaud parle d’une astro-poétique associant rigueur et sensibilité dans un oratorio cosmologique où *“deux langages mitoyens, équivalents en puissance et similaires par leur essence”* conduisent à exprimer l’indicible par la plume et le pinceau. Présentée par les astrophysiciens Jean-Claude Pecker et Philippe Delache, l’exposition de peinture et les poèmes musicaux au Palais de la Découverte eurent un grand retentissement en juin 1985. Pourtant, il suffit d’observer les immenses soleils suspendus dans des ciels qui mangent les trois-quarts des tableaux de la série *Sortilèges de Provence* pour comprendre que cette aspiration vers le haut, cette fascination des étoiles existaient déjà chez Verdet il y a plus de trente ans à la fois dans ses écrits et ses dessins : *“C’est Giono qui m’a initié à la Provence profonde, celle des monts de Lure et du Lubéron. Ses écrits m’ont révélé le mouvement planétaire sensible dans ces paysages des hauts plateaux. Mes tableaux en ont été marqués”*. Aussi Picasso lui dit en les découvrant pour la première fois : *“On voit bien que le monde tourne quand on regarde tes montagnes”*. Il avait en effet compris que Verdet donnait un mouvement à leurs formes. Les courbures devenaient des ondes, notre marche dans l’espace imprimait au crayon un déplacement rotatoire. *“C’est vrai que mes arbres sont déjà des astres. Il y a toute une organisation pré-stellaire”*.

Mais Verdet avait d’abord commencé par écrire et, dans son premier recueil de poèmes *Sillons*, figurait dès 1941 en ouverture une pièce métaphysique évoquant les vertiges du grand espace. Ainsi, à côté du Verdet chanteur rustique de sa région qui séduisit tant Jacques Prévert, puis du Verdet poète de l’amour, *Mondes et soleils* voit affleurer la cosmologie dès 1952 : Edgar Morin remarque l’ouvrage et souligne cette tendance poétique de pénétration des



André Verdet, "Les Ciels de Provence et le soleil" (dessin)

structures sidérales de l'univers. Quinze ans plus tard, *Vers la République du Soleil* tente de concilier les grandes forces élémentaires et l'action des hommes en mettant en relation sociétés humaines et groupements stellaires : "Je voudrais être en sorte le sociologue des étoiles. Leur comportement me passionne. Dès mes étés d'enfant passés dans les montagnes de Gréolières, je pressentais leur immense vie profuse".

Dans ces paysages de la Provence Haute, "on éprouve le sentiment que notre terre appartient bien à cette merveilleuse société céleste. L'homme est fils biologique de l'étoile. Comme les plantes et les animaux, les étoiles sont des répondants de la vie. Mais l'homme oublie trop souvent pour sa part d'être aussi ce répondant. Plus tard, pendant les nuits glaciales du camp de Buchenwald où j'ai été déporté, je contemplais à nouveau ces étoiles pour les interroger : pourquoi le mal ? les camps ? La férocité humaine ? plus tard encore, redevenu homme libre, j'ai voulu exorciser mes fantasmes en dessinant les visages sacrifiés qui me hantaient. Or, dans tous ces visages qui deviendront des masques, il y a une calligraphie cosmique qui dépasse l'humain : les yeux sont souvent comme des astres, des objets célestes nous renvoyant notre propre questionnement à travers la physionomie de ceux qui ont tragiquement souffert et qui ont disparu dans la fumée des crématoires."

RITOURNELLE POUR SAINT MICHEL L'OBSERVATOIRE.

Après Verdet orphique et métaphysicien, le troubadour du ciel provençal apparaît en 1965 avec un poème à tonalités médiévales composé sur des sérigraphies d'Arman et dont les originaux ornent aujourd'hui le hall d'honneur de l'Observatoire de Nice. Verdet écrit son texte après un séjour auprès des superbes coupoles d'observation de Saint Michel situées près de Forcalquier dans un site qui inspira aussi Bernard Buffet en 1946/48.

"En fait, le déclic qui fit de moi un fervent passionné d'astronomie aura lieu autour des années 70 : Nadia Léger avait réalisé une suite de bijoux d'une abstraction totale qu'elle avait appelée **Hommage à Malevitch**. Elle me suggère de composer des poèmes à partir de noms d'étoiles, de constellations ou de nébuleuses pour chaque bijou. A cette occasion, je réalisais que j'avais toujours beaucoup aimé les étoiles, mais que j'avais écrit jusque là sur elles de manière surtout lyrique et affective. J'ai donc voulu les connaître scientifiquement et me suis alors plongé pour la première fois dans des livres de vulgarisation. Ils me semblaient difficiles, sinon hostiles, certains bourrés de formules mathématiques que je ne comprenais pas. Mais j'ai persisté, me ressouvenant de ce que Rainer Maria Rilke sous-entendait dans son admirable

recueil *Lettres à un jeune poète* : à savoir qu'il faut beaucoup penser à ce que l'on aime, même si ce n'est pas immédiatement intelligible, et garder au fond de soi les choses qui nous hantent pour vraiment les vivre. Il fallait donc que je vive les étoiles à travers les formules qui décrivaient non seulement leurs mécanismes mais aussi leur chimie et leur organicité interne. Déposées au fond de moi, les équations-questions finirent par livrer un peu de leur secret mathématique en formant un ordre poétique".

Ainsi l'intuition onirique de Verdet se frotte aux réalités de la recherche et l'expression deviendra comme la métaphore des réalités scientifiques cosmiques: "Je me mis à écrire beaucoup, m'enfermant dans le silence et la solitude, sachant que chaque soir quelque chose d'intense se lèverait sur la page blanche".

André Verdet décide alors d'aller porter le manuscrit du *Ciel et son fantôme* au directeur de l'Observatoire de Nice. Bien que ne le connaissant pas, Philippe Delache le reçoit chaleureusement : c'est un scientifique sensible aimant la musique et poète lui-même. Il est fortement impressionné par les textes de Verdet et en parle à Jean-Claude Pecker dont, plus tard, le livre sur le Soleil s'ornera d'un poème de Verdet !

MAIS ENFIN ANDRÉ VERDET, D'OU TENEZ-VOUS CELÀ ?

C'est ce que Philippe Delache écrira dans sa préface, étonné que les formules de Verdet rejoignent poétiquement des faits trouvés par des chercheurs à propos du mécanisme astral, des hypothèses sur les débuts de l'univers et sur son terme: "Je pense, moi, que le monde a une finalité dramatique. Or il est drame dès le départ". Sans doute Verdet sentait-il remonter en lui ses lectures des pré-socratiques ("A seize ans, je lisais Héraclite"), son fond culturel grec et, plus largement, méditerranéen.

Certaines de ses trouvailles rendent perplexes plus d'un chercheur. Ainsi lorsqu'il parle des lois équidistantes d'Einstein, la formule ouvre des pistes étonnantes. Rien à voir, bien sûr, avec une vérité établie, mais l'hypothèse est séduisante. De toutes manières, le problème n'est pas que le chercheur soit d'accord ou non, mais qu'il se sente interrogé par l'idée.

A. Verdet, J.-Cl. Pecker et Ph. Delache ont depuis plusieurs années commencé un dialogue à trois qui paraîtra un jour sous le titre d'*A mots rompus dans le ciel*. Chacun défend son idée personnelle des processus de formation et peut-être de disparition de l'univers : "Jean-Claude Pecker pense que la création est un

*processus continu. Il n'y a eu ni début ni fin. Philippe Delache et moi-même sommes partisans du Big-Bang. De mon côté, je ne suis pas personnellement en accord avec la théorie – pourtant admise par 80 % des chercheurs – d'un espace – temps-matière aux trois composantes indéfectiblement liées entre elles et créées ensemble. Je soutiens dans **Le Ciel et son fantôme** qu'il y a eu d'abord l'espace seul, pur, vierge, puis la création, d'une matière errante, des ondes errantes dans un espace prénatal. Ce n'est qu'ensuite que le temps a pris greffe sur la matière. Pour moi, sans les éléments il n'y aurait pas eu le temps, ce dernier arrivant avec l'action. Bien sûr, cet espace en soi qui précède tout, mais non pas rien, constitue la grande inconnue, mais aussi la grande présence. J'en fais une entité, comme d'autres font de Dieu l'entité de l'univers”.*

Parallèlement à ce combat avec des mots et des idées, l'artiste se collette sur les mêmes thèmes avec les couleurs, la terre, le bronze et la toile, mais le Verdet des premiers tableaux intersidéraux est à relier aussi avec celui de la Provence Haute et du Mont Bégo, la série des **Lumières plastiques** fournissant en quelque sorte la transition. Ces compositions sont déjà stellaires : “On y sent ma ferveur pour le ciel. Mais en contrepoint, au moment où je faisais ces peintures, j'ai eu besoin de m'adonner aux sculptures céramiques : les pierres de Lune du plateau de Saint-Barnabé, les grands rois guetteurs de Caussols, les concrétions calcaires devenant les Idoles, les Sélénies, les Pierres de feu... Certaines de ces sculptures ressemblent d'ailleurs à des aérolithes venus de l'espace et fichés en terre, d'autres à des formes animales. Les telluriques sont filles du feu et répondent aux cosmogonies picturales. L'incandescence du globe précipite la luminescence des astres et la quête du poète frissonne au bout de ses doigts.

DES MOTS ET DES NOTES SUR DU SILENCE, DE LA COULEUR SUR DES ETOILES BLANCHES ET UN CIEL NOIR.

Les tableaux sont de deux ordres : d'abord les espaces fertiles des cosmogonies ouvrant sur l'imaginaire ; d'autre part les tableaux thématiques ou plutôt les poèmes visuels. Pour Pierre Restany, certains textes courts forment des poèmes visibles parce que faits, non seulement pour être lus mais pour être contemplés : il faut les regarder, apprécier leur disposition, leur graphie, le rapport qu'ils entretiennent avec le dessin s'il y en a un, le décalage que la peinture introduit dans l'écriture. L'humour n'est d'ailleurs pas absent. Ainsi un tableau est occupé par l'inscription : Univers = espace + temps + matière + astre + ... un point d'interrogation. Et dans le coin droit en haut de la toile figure une lyre : c'est le retour du poète, la symbiose de l'astro-physique et de la poésie orphique.



André Verdet, "Des astres solaires pris dans un mouvement circulaire" (dessin)

Ces toiles sont pour Philippe Delache "les miroirs poétiques des clichés astronomiques où l'œil recherche la signature des lois universelles. Compositions abstraites, que l'irruption nette d'une phrase extraite d'un de ses poèmes rend soudain immédiatement concrètes ou peut-être tout simplement vraies".

Au moment où nous avons enregistré cet entretien, André Verdet, enthousiaste et toujours chaleureux, travaillait à une vaste composition plastique intitulée *A la bifurcation de l'instinct et du savoir, une bête hurle*. C'était au début du printemps à Saint-Paul, dans l'atmosphère douce d'un Midi qui n'avait pas connu d'hiver. Mais Verdet était possédé par son sujet et le peintre voyait alors ce grand tableau sur ce qu'il appelle "la marche du sang" comme une conséquence directe de son intérêt pour les étoiles :

"Parce que l'infiniment petit – l'univers quantique – et l'infiniment grand – l'univers stellaire – se rejoignent. C'est le même univers ; les conjonctions sont perpétuelles. De là j'en suis donc venu à m'intéresser au problème du corps et du sang, à la biologie. De même que pour moi existe une archéologie céleste, sidérale, qui répond exactement à l'archéologie terrestre et planétaire, je crois à une biologie des étoiles comme il y a une biologie des espèces vivantes. Nous sommes tous solidaires : les espèces, les individus, le minéral, le végétal, l'animal, le fluide, le dur, l'aéré, l'intemporel et le temporel. Nous sommes tous solidaires par le noyau, par la première particule qui fut".

Du *Requiem pour les cosmonautes* à *L'Ombre d'une étoile*, titres de deux poèmes musicaux, Verdet décrit la Terre comme elle est, à la fois en sa réalité et en rêve. Sur sa toile, midi s'en va, minuit s'en vient, l'univers n'en finit pas d'être et de poursuivre tandis que se lève l'espoir d'une étoile nommée Amour. André Verdet, pour qui "le plus court chemin d'un point à un autre passe par la ligne droite d'une courbe", par ses aphorismes de poète-penseur des représentations violemment colorées de gerbes génésiques qui font alliance avec les bleus profonds des ciels porteurs de vies. Le scientifique, lui, s'interrogeant, se dit que l'accord est possible, et s'établit alors un dialogue muet mais fortement chargé de sens dans son énigme même : le monde est là, présent, à la fois tangible et fuyant.

Bibliographie d' André Verdet

- | | |
|---|---|
| Le Ciel et son fantôme (Galilée, 1975) | Chagall méditerranéen (Galerie Maeght-Lelong, 1983) |
| Entretiens, notes et écrits sur la peinture: Braque, Léger, Matisse, Picasso (Galilée 1978) | L'Obscur et l'Ouvert (Galilée, 1985) |
| De quel passé et pour quel futur ? (Galilée, 1980) | Fenêtres de Karel Appel (Galilée, 1985) |
| | Langue d'Eros (Galilée, 1985) |

Quand la haute nuit galactique
Devient muette l'infini
De son miroir d'astres glacés

Et lorsqu'ensemble au diapason
Impavides sans résonance
Ils me paraissent désert
Le terrain d'air de nos échanges
Où nos distances se rapprochent
Dans le respect et l'amitié
Que je leur porte au quotidien

Quand la haute nuit galactique
Se replie sur mes questions
Et que dans le silence monte
Une plainte l'appel un cri
De peur de mal ou d'abandon
Ou de mortelle solitude

Alors voici qu'en moi revient
Ce singulier extravagant
Mais bien réel pressentiment

Comme si la trame d'un complot
S'organisait pour nous frapper
Force de frappe de plein fouet



L'espace daigne-t-il feindre
Abandonner au temps
D'une parité le leurre
Dans la gouverne des choses
A ce stade terminal
De l'étoile effondrée
Et quand il s'agit de passer
D'un réel vers l'abstrait
Et peut-être violer
Les règles ou les lois
Harmoniques du monde



Cette étoile aima
Si fort la lumière
Qu'elle s'épuisa sans compter
En folles ardeurs

Elle mourut jeune d'un coup en pleine gloire solaire
Sans connaître d'avaries
Ni chuter dans l'abîme
D'une sombre attraction

André Verdet